

C'était à l'automne 1974, si ma mémoire est bonne.

Alain entrainait chez nous, à la Faculté des Lettres, pour étudier le grec et l'histoire des religions. L'histoire des religions chez Jean Rudhardt, dont j'étais l'assistant. Il commençait donc ses études à l'âge où certains les achèvent (il avait 24 ans). De sa vie d'avant je ne savais rien, sinon qu'elle était habitée, déjà, par la musique (j'imagine un saxophone), les champignons, la poésie et l'esprit pataphysique, et peuplée d'amis, qu'il lui est arrivé de nous faire rencontrer. Il s'était présenté au cours de Rudhardt en queue de pie, avec une barbichette déjà mythique, et un sérieux humour.

Jean Rudhardt, notre maître commun, avait tout de suite reconnu et aimé cet étudiant surprenant et critique en qui il devinait un disciple. Rudhardt, qui devait devenir pour Alain une sorte de père, une référence de l'ordre du sacré (j'hésite à utiliser ce terme en parlant d'Alain, mais il s'impose), Rudhardt travaillait alors, depuis des années, sur le thème de l'eau primordiale.

Les eaux du fleuve Océan, ce père de toute chose, rencontraient dans les travaux et dans l'enseignement de Rudhardt les eaux de l'Apsou qui inondent les récits d'origine en Mésopotamie, et celles aussi du Noun Égyptien et de l'océan de lait baratté de l'Inde ancienne. Rudhardt fit en sorte, dans ses séminaires, que le déluge et son Noé grec, Deucalion, occupe une part non négligeable de nos imaginaires.

C'est donc en Rudhardtie que commence, pour Alain, du côté académique, ce flot de l'eau primordiale comme leitmotif. De la Grèce rudhardtienne et de son déluge, Alain fut conduit, il nous l'a dit, à désirer entendre raconter des mythes de vive voix, des mythes vivants. Il se dirigea donc vers les Indiens d'Amazonie, qui eux aussi, dans leurs forêts traversées de fleuves et de rivières, racontent le déluge, cette catastrophe créatrice. C'est de ce côté là qu'il découvrit ce que Rudhardt n'enseignait pas : l'anthropologie religieuse, et qu'il rencontra les traces de notre compatriote Alfred Métraux. Il rencontra aussi les missionnaires, source inépuisable de plaisanterie.

En 1985, une bourse du Fonds national, obtenue avec la recommandation de Rudhardt, permit à Alain de rencontrer de vrais professionnels du terrain, des ethnologues néerlandais, puis de se rendre en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Il en revint avec la matière de son premier livre, sa thèse, qui est d'abord un très beau livre, admirable par l'écriture et les récits qu'on y trouve : *Déluges et autres catastrophes. Mythes d'Amazonie et de Nouvelle-Guinée*. Il s'agit d'une étude comparée des mythes du déluge, publiée en 1999 seulement, à Genève, aux éditions Slatkine.

Le parcours d'Alain, sa carrière, comme on aimerait dire, fut difficile. Chargé de cours depuis 1993 dans l'Unité d'histoire des religions du Département des sciences de l'Antiquité, il donna d'abord, pendant neuf ans, deux heures seulement de cours par semaines (pour un maigre salaire), puis, à partir de 2002, quatre heures qui ne seront stabilisées (comme on dit) qu'en 2007. Parallèlement, il collabora périodiquement avec le Musée d'ethnographie de Genève, et d'autres institutions.

Son enseignement de l'anthropologie, il l'a fabriqué selon une double perspective comparative : comparaison entre les récits traditionnels et les coutumes les plus étranges observées dans une multitude de sociétés étudiées par les ethnologues, particulièrement celles d'Amérique du sud et d'Océanie dont il a pu fréquenter quelques-unes sur le terrain. Ces sociétés ont inspiré, à la science moderne, une série de théories et de méthodes, qu'Alain s'était donné pour tâche, aussi, de comparer entre elles : c'est la seconde forme de comparaison, qui donne les instruments nécessaires à une réflexion fondamentale. L'histoire des religions a été nourrie des données et des interprétations des ethnologues, non seulement à partir de sa consolidation académique au XIX^e siècle, mais dès la découverte du Nouveau Monde et les comptes rendus des chroniqueurs et missionnaires. Cela, qui est essentiel, Alain a su le transmettre à ses très nombreux étudiants.

En novembre 2006, Alain participait avec quelques-uns d'entre nous à l'élaboration d'un projet collectif, celui d'un lexique satirique et savant du vocabulaire quotidien des termes religieux. Il choisit de traiter les termes suivants : « tabou », « totem », « animisme », « cannibalisme », « chamanisme », « fétichisme », « transe », « don », « magie » et, en dernier lieu, comme pour en souligner l'importance, « Fripon divin ». J'aimerais pouvoir m'arrêter sur cette figure réjouissante, qui lui convient mieux qu'aucune autre, celle du fripon divin, ce *trickster*, ce vaurien nécessaire, indispensable.

Mais il me faut avancer jusqu'au six mai dernier. Alain prononçait alors, dans les locaux du Centre de recherches affectives, rue des Battoirs, à Genève, sa dernière conférence universitaire, dans un colloque organisé par le projet national de recherche sur les Émotions, sur le thème *Emotions in Translation: Lost or Found?* Sa communication, très belle, une des plus achevées que j'ai entendues de sa bouche, portait sur « La Salutation larmoyante ». Jean de Léry, envoyé en 1557 par Jean Calvin au Brésil pour se joindre à une petite colonie française, y rencontre les cannibales Tupinamba. « Évitant la grillade », comme disait Alain, il est accueilli par le rire puis par la « salutation larmoyante » des Sauvages. Alain relevait avec tendresse et émotion que le seul portrait de Jean de Léry – cet ancêtre d'Alain – que nous ayons le représente en train d'accomplir la « salutation larmoyante ». Ce rite paradoxal, qui salue la souffrance et la finitude de celui qu'on accueille, que l'on reçoit, que l'on adopte, est une sorte de rite funéraire. Mais il ne s'agit pas d'un rite de séparation. Il s'agit d'un rite de reconnaissance.

Philippe Borgeaud